



L'Affaire du Luberon

Scènes de la vie maçonnique

Épisode 11

**Il n'est pas de la rue Tournefort ! Estomaqué
par la nouvelle, j'avais embrassé Marinette.**

Il n'est pas de la rue Tournefort ! Estomaqué par la nouvelle, j'avais embrassé Marinette. Elle a toujours raison avec son sens constant de l'essentiel des choses.

Si nous nous entendons si bien, elle et moi, c'est qu'elle est peuple comme moi. Certains frères ou certaines sœurs, dont Théo, Henri, Anne-Marie, Jean-Michel, bien d'autres, ne le comprennent pas bien. Les francs-maçons voudraient traverser les couches sociales, mais ces couches existent. Même Yvette, ma femme, qui est d'un tout petit milieu à peine supérieur au mien, n'a pas de vraie proximité avec Marinette. Elles feront la cuisine ou la vaisselle ensemble, ce sont des filles qui ne mettent pas de gants pour saisir un torchon, récurer les toilettes et laver les tomates, mais en cas de grands chagrins qui descendent au plus profond du cœur, il faut être nés à égalité pour se comprendre à mi-mot. Je n'avais évidemment pas dit à Marinette que Marianne était la fille de Théo, mais elle savait d'instinct que cette mort m'atteignait dur et que si j'avais été amoureux de

Marianne, elle, Marinette, l'aurait su avant moi. C'était donc d'autre chose que je souffrais visiblement par la mort de Marianne. Ouf ! Bernard n'est pas de la rue Tournefort ! Elle l'a dit à l'instant même où je l'ai pensé.

L'apprenti de ma loge qui était venu me chercher s'appelle Fabien Linas. Il me prit dans sa voiture et m'emmena. Il ne connaissait rien à l'affaire. Stagiaire dans le cabinet de Thérèse à Aix, il se trouvait à La Roquebrussanne où il vivait chez ses parents quand Thérèse lui avait demandé de m'alerter d'urgence et, si je le pouvais, de me conduire à son cabinet.

Je me faisais doucement à l'idée que Bernard était le coupable, mais cela me déconcertait dans mes profondeurs. Lui que Théo avait chargé de nous révéler sa paternité ? Lui que Théo logeait à Mégara pendant la Coupe ? Thérèse n'avait pas eu tort quand elle nous avait mis en garde contre le secret ou le non-dit devant un tribunal. Fabien, notre apprenti, avait-il été averti par Thérèse ? Pourquoi pas ? Il n'y a pas qu'une seule loi du silence. La maçonnerie est la plus contestée, mais il y a aussi celle des avocats, des médecins, des hommes d'affaires et même, pour certains vins, celle qui protège les grands crus. Fabien Linas savait-il pour Théo ? Ne pas en être sûr m'empêchait de parler librement avec lui. Je lui demandai cependant où Bernard avait été arrêté.

- Chez Théo Sérignan.
- En sa présence ?
- Bien sûr. C'est même Théo Sérignan qui lui a recommandé Thérèse comme avocate. Elle a pu se rendre immédiatement au Palais quand Bernard a été présenté au juge.

Le long récit que Bernard nous avait fait de la rencontre de Théo et de Marianne était encore tout chaud dans ma mémoire. « Tu me plais, *Cheminot* ! Ma mère ne pouvait pas m'avoir fabriquée avec n'importe qui. » Et ce tout proche de Théo l'aurait étranglée, puis poignardée ?

Cela se raccordait très mal, mais Bernard est un être double, poète moderne, incompréhensible pour moi, et en même temps patron aux Halles de Rungis. Je ne voudrais pas paraître raciste, mais je dois ajouter « rouquin ». Pour nous, en Provence, le rouquin est un être à part. Dans les familles, chacun s'inquiète de l'arrivée d'un rouquin. S'il naît roux de parents bruns ou blonds,

c'est le signe d'un adultère dans la lignée et chacun sait que bâtardise est germe de malheur. L'expression employée dans les familles est : « S'être assise sur un clou rouillé ». Je ne doutais pas que Marinette avait pensé de même lorsqu'elle s'était écriée « Tant mieux ! » Oui, tant mieux que ce soit le rouquin ! Je n'y suis pour rien, mais cette bizarrerie de naître roux en Provence relève de la fatalité, non de moi. Si les gens pensent qu'une grand-mère ou une arrière-grand-mère de Bernard s'est assise sur un clou rouillé, cela vaut mieux que d'accuser la rue Tournefort. Brun ou blond, il serait inimaginable que Bernard ait tué la fille de son ami Théo, mais la couleur de clou rouillé ne tombe pas du ciel dans une famille. Elle est signe de quelque chose.

Une telle idée me venait de si loin que toute ma formation maçonnique avait du mal à l'endiguer. Je luttais en moi contre ce que bien des maçons traiteraient de préjugé raciste : Tout rouquin doit être présumé innocent. Tempête sous un crâne, a écrit Victor Hugo. Pas seulement sous un crâne. Le cœur, l'estomac, les intestins se contractent dans les luttes de la conscience. À tant vouloir que le rouquin soit le coupable, je mesurais combien j'avais eu peur qu'il soit des nôtres. Avec un rouquin, de surcroît parisien, le mal serait bien moindre.

Pour parler, puisqu'il me fallait bien parler avec notre apprenti Fabien Linas, je lui demandai s'il connaissait Bruno Montel. Oui, il le connaissait très bien et savait même que Bruno Montel était allé plusieurs fois l'année dernière, dans la villa du Luberon et qu'à la nuit bien avancée, ça chauffait dans tous les coins et tout autour de la piscine. Bruno avait-il parlé de Bernard, le rouquin, à propos de la villa du Luberon ? Non, mais Bruno aimait beaucoup Bernard dont il avait lu des vers magnifiques. Bruno tenait Bernard pour un très grand poète, partageant en cela l'opinion de Théo Sérignan. Bruno avait même lu devant huit ou dix de nos frères et sœurs un long poème de Bernard à la fête du dimanche chez Théo Sérignan. En présence de Bernard ? Absolument. Dans quels quarts d'heure ? Fabien ne pouvait me répondre avec exactitude. Bernard avait-il pu quitter Mégara et se rendre dans le Luberon au cours de la journée ? Fabien n'en savait rien. Bernard avait sa chambre à Mégara. Elle était au premier étage de la grande maison. Il pouvait donc aller, venir, rentrer, sortir sans inquiéter personne. Fabien pensait-il que Bernard puisse être le coupable ? Notre jeune apprenti avocat me

donna une leçon de sagesse : « Ne jamais parler d'un dossier que l'on n'a pas lu page à page ».

Nous nous sommes retrouvés à quatre dans le cabinet de Thérèse, les trois vénés, Henri, Alain, Anne-Marie, plus moi.

- Je te nomme greffier, m'a dit Thérèse. Tu notes tout ce qui pourra servir, mais secret absolu. Que personne ne puisse te relire.
- Compte sur moi, ma sœur.

Thérèse renvoya Fabien, son stagiaire, et nous résuma les événements. Arrestation de Bernard, qui a demandé aussitôt un avocat et fait appel à elle depuis Mégara. Transfert à Aix. Présentation au juge. Mise en examen immédiate. Départ pour la prison. Une accélération assez rare, mais il est vrai que l'affaire traînait trop, compte tenu du voisinage de la villa aux hélicos. Un point très important selon Thérèse : La sévère mise en garde du juge sur le respect du secret de l'instruction. Ce rappel a même été si abrupt et si fermement formulé par le juge que les hélicoptères n'y sont sûrement pas pour rien.

Par conséquent, Thérèse nous imposait à nous aussi le secret le plus absolu :

- Aucun bavardage d'aucune sorte en salle humide ou sur le Mail. Marinette et Ciu ne doivent rien apprendre par toi, Titou. Tu m'as bien comprise ?

Point capital pour le dossier proprement dit, la découverte d'une sacoche contenant des décors maçonniques dans la table de nuit de Marianne avec un aveu de Bernard au juge : « Oui, c'est bien ma sacoche, ce sont bien mes décors pour aller en tenue, mon tablier, mon cordon de maître et mes gants blancs. »

Ce fut cette sacoche, découverte par le commandant Moret au premier jour de l'enquête, qui avait impliqué les maçons dès le départ et non, comme nous nous l'étions figuré, un esprit anti-maçonnique de Fantoche. Bernard niait avoir emporté sa sacoche dans le Luberon et, plus encore, de l'avoir laissée dans la chambre de Marianne. Il niait aussi être allé cette année dans la villa du Luberon. L'année dernière, oui. Cette année, non. De plus, pourquoi se rendre dans le Luberon avec sa sacoche de décors maçonniques ?

- Pour les orgies, avait répondu le juge. Il se prétend de tout côté que francs-maçons et francs-maçonnnes vous

vous réunissez dans la villa, tout nus, avec vos tabliers et vos sautoirs pour y pratiquer vos rituels.

Thérèse nous confia qu'elle était affolée par la tournure de l'affaire. Le juge, encore tout neuf sur le dossier, semblait s'intéresser d'abord à la définition de l'orgie.

Que signifie le mot ? En langage courant, une fête avec débordements et débauche. Mais pour les francs-maçons, l'acception du mot ne relèverait-elle pas du sens originel, attesté depuis des siècles, de fête dionysiaque ? Telle est la question qu'a posée ce juge à Bernard qui en a été comme foudroyé, cherchant désespérément le regard de son avocate et sœur. Ce serait même cette tradition de l'orgie dionysiaque, souvent homosexuelle, vieil héritage des Templiers, qui aurait justifié l'exécution de Jacques de Molay en 1314 et l'excommunication papale des francs-maçons en 1738.

- Le juge vous a dit ça ? s'écria Henri.
- Parfaitement, lui répondit Thérèse. Pauvre Bernard ! Il est tombé sur un juge catho intégriste qui veut en revenir à la messe en latin.

La police avait noté par ailleurs que le crime a eu lieu le jour où nos loges fêtaient le solstice d'été à Mégara, cérémonie païenne qui se perpétue en souvenir du dieu Janus. Pourquoi, le même jour à la même heure, une fête plus poussée en l'honneur de Dionysos n'aurait-elle pas eu lieu dans le Luberon ? Comme pareille fête orgiaque a pu tourner au crime, le secret maçonnique ne s'en est-il pas trouvé renforcé ? Oui, trois fois oui, déclara le juge d'instruction, ce crime est un abcès qui crève. Il comprenait dès lors le refus des loges de coopérer avec la police, le transport des archives et les obstacles mis à l'enquête.

Bernard, estomaqué, niait qu'il eût jamais participé à une orgie dans le Luberon ou ailleurs et qu'il eût apporté ses décors maçonniques dans la villa. Il affirma d'une voix tremblante que la pratique de telles cérémonies orgiaques n'ont jamais été dans la tradition de nos loges et qu'il n'avait jamais eu des relations personnelles d'amour avec Marianne, même s'ils avaient cohabité chez Théo l'année précédente, même s'il avait revu Marianne dans Paris à plusieurs reprises au cours de l'année.

Le juge avait finalement incarcéré Bernard dans l'intérêt de l'enquête sans l'accuser formellement d'avoir étranglé puis poignardé Marianne Laroque. Restait que les décors retrouvés le

premier jour par Fantoche étaient bien les siens et que la police judiciaire, après avoir innocenté complètement Jean-Michel Michel, le tenait lui, Bernard, comme le plus proche ami de Marianne avec la forte présomption qu'il ait succédé dans le lit de la victime à Jean-Michel Michel, dit Ulysse, coureur effréné de femmes faciles ou délurées, très souvent comédiennes. Triste milieu, avait conclu le juge. Thérèse avait alors cru qu'il allait se signer, mais il se contenta de baisser les yeux avec une signifiante componction.

Pour Thérèse, pour les trois vénés et pour moi, ce juge nageait en plein délire et c'était grave. Nous ne trouvons la trace d'aucune tradition dionysiaque en franc-maçonnerie, fit remarquer Anne-Marie. L'Égypte oui, Éleusis et Déméter, oui, Janus, oui, au même titre que les deux Saint-Jean des chrétiens, Babel, oui, Noé, oui et pas qu'un peu, Dionysos, non. Ce juge est un crétin mal informé.

- Ou mal intentionné, dit Henri. Il pense aux hélicos.
- Bernard peut-il être le coupable ? demanda le bon docteur Marot.
- Non, trancha Thérèse. Bernard n'est pas le meurtrier, je le sens, j'en suis sûre, mais je ne suis pas une pénaliste. Je vais devoir lui conseiller de faire appel à un confrère.

J'ai presque été déçu par cette intime conviction de Thérèse. Marinette, elle aussi, sera déçue, comme la majorité des frères et des sœurs de la rue Tournefort. L'orage allait donc revenir sur nous, plus menaçant que jamais, car il avait bien fallu qu'un des nôtres apporte la sacoche de Bernard dans la villa. Dans quelle intention ?

- Tu as pu lui parler longuement ? demanda Henri.
- Longuement, non. Il est trop assommé.

Nous en avons tous une de ces saches. Nous la prenons pour aller en loge. Certains se contentent d'une pochette. Les sœurs de la Grande Loge féminine ont besoin d'une grosse serviette ou d'un grand sac puisqu'elles emportent en plus de leurs décors pareils aux nôtres leurs longues robes noires qui les rendent semblables à des nonnes. Dans la plupart des cas, nos saches sont assez interchangeables, mais chacun reconnaît la sienne, même quand il y en a quinze ou vingt entassées sur une table pendant les agapes. Dans le cas de Bernard, s'il est innocent et n'est vraiment pas allé cette année dans la villa du Luberon, de

deux choses l'une : soit on a délibérément dérobé sa sacoche pour la mettre dans le tiroir de Marianne et le compromettre ; soit il l'aura oubliée l'été dernier dans la chambre de Marianne et elle l'aura rangée dans le tiroir de sa table de nuit.

Mais alors, avec quels décors se serait-il rendu en loge cette année ? Il arrive pourtant aux maçons très anciens de posséder deux jeux de décors, le plus vieux pour les tenues ordinaires, un plus neuf et plus beau pour les grandes cérémonies. Pourquoi, dans ce cas, Bernard ne l'a-t-il pas immédiatement déclaré au juge ?

Si, de retour à Paris, l'an dernier, et s'apercevant à la rentrée des loges qu'il n'avait plus ses décors, il en avait racheté un nouveau jeu, pourquoi ne pas le dire ? De toute façon, nous en revenions à l'orgie. Pourquoi des décors dans la villa du Luberon ?

Ces questions, Thérèse se les posait, nous les posa et je les ai notées en bon secrétaire ou greffier, puisqu'elle m'avait désigné comme tel. Elle nous a encore dit :

- Demain, quand je le reverrai dans sa prison, espérons que Bernard aura retrouvé ses esprits, mais il sera très difficile d'établir qu'un tiers a placé la sacoche dans le tiroir de la table de nuit. Ce sera un point capital. Apportée avant le meurtre par quelqu'un d'autre, la sacoche prouverait la préméditation. Apportée après, elle serait seulement du camouflage avec la volonté de faire accuser Bernard. Tout cela est tellement tordu que je n'ose même pas demander la mise en liberté de mon client. Je vous avoue que je ne me sens pas capable de porter seule un dossier pareil.

Thérèse s'exprimait sans aucune gentillesse. Elle parlait dur. Je la sentais méfiante. J'osais à peine la regarder. Ce n'était pas la première fois que, vu dans son activité professionnelle, un frère ou, dans ce cas, une sœur, me paraissait un autre homme ou une autre femme qu'en loge. À chaque fois, cela me trouble. Thérèse, dans son cabinet, mettait de la distance entre elle et nous. Je déclarai alors que, à la fin de notre réunion à Mégara, quand Bernard nous a eu raconté l'histoire de Théo en présence de Théo, j'avais été frappé par la façon dont, soudain, il s'était replié sur lui-même, surtout après l'arrivée d'Ulysse. J'ajoutais :

- Il me semble à présent qu'il s'attendait à être arrêté.

- C'est grave ce que tu dis là, Titou, protesta aussitôt Thérèse, c'est très grave, c'est même catastrophique. Ne répète cela à personne. Même s'il était coupable, j'aurais à le défendre et ton témoignage irréfléchi l'accable. Je ne veux pas avoir à me dresser contre vous tous pour assurer sa défense. Or le pire de nos frères doit être défendu

Je pensais à l'inverse : « S'il est coupable, nous devons tous basculer contre lui, car il serait un homme ignominieux, hideux, ignoble, le plus immonde, que j'aurai croisé dans ma vie. Je ne trouve pas de mots assez fort pour qualifier un faux jeton aussi répugnant. Il serait de la vomissure humaine. »

Voilà ce que j'ai pensé, moi, Titou, moi qui ne suis pas non plus un pénaliste et je l'ai aussitôt écrit pour m'en souvenir à jamais.

Nous étions tous embarrassés. Qui croire ? Que croire ? Lorsque, au Palais de Justice, Thérèse avait quitté Bernard, il s'était accroché à elle en lui jurant qu'il n'était pas coupable, qu'il n'avait jamais mis les pieds cette année dans la villa du Luberon. Il répétait, nous raconta Thérèse : « Tu me crois, ma sœur, tu me crois ? » Elle le croyait, oui. Il y a des accents et des regards qui ne trompent pas. Cet homme doux, ce grand poète selon Théo, ce responsable aux Halles de Rungis, n'avait certainement pas tué Marianne, pensait Thérèse, mais son affaire se présentait mal. Une lettre anonyme figurant au dossier engageait la police à chercher du côté de Bernard qu'on avait vu caresser longuement les fesses de Marianne, l'an dernier, au milieu de la foule du Mail pendant la *Coupe des Deltas*.

Dans ce genre d'affaire, les lettres anonymes pleuvent aussi dru que les lettres de dénonciation à la Gestapo pendant la guerre, nous dit Thérèse. Aucun juge ne s'arrête à elles, mais aucun non plus ne les écarte sans réflexion, surtout s'il a déjà un préjugé contre les francs-maçons et ne peut s'empêcher d'instruire à charge.

- Toi, Alain, demanda Thérèse au vénérable du *Chemin*, as-tu vu de tes yeux vu, comme la lettre anonyme prétend que tu l'as vu, Bernard caresser longuement l'an dernier les fesses de Marianne ? Cela se passait, paraît-il sur le Mail. Vous étiez dix ou douze, de la même bande, prétend la lettre, Marianne portait un petit pantalon corsaire rose qui lui moulait le derrière et la main de

Bernard s'y promenait tranquillement sous vos yeux. Tu seras cité comme témoin et tu répondras selon ta conscience, mais ici tu es dans mon cabinet d'avocat, tu peux parler librement et tu me dois toute la vérité. Nous verrons ensuite ce que nous en ferons dans notre système de défense. De toute façon, caresser le cul d'une belle fille, je comprends que tous les hommes en aient envie, mais ils ne tuent pas pour autant. Parle, mon frère.

- Oui, je me souviens très bien de la scène, répondit Alain avec gravité. Je me trouvais juste derrière eux dans une galerie qui faisait cercle autour des joueurs. Je revois aussi le petit pantalon que tu appelles corsaire. Il était rose, très serré, et laissait un peu déborder les hanches. La main de Bernard se promenait partout, mais une main guidée par celle de Marianne. Elle l'obligeait à caresser. Il résistait. Si je dois témoigner un jour, je déclarerai sous serment : elle guidait sa main. Pourquoi ? Pour rire ? Pour nous choquer, nous qui étions derrière eux ? Je ne peux pas le dire. Bernard a fini par ne plus résister. Elle le voulait. Il en a profité.

Thérèse demanda aussitôt la liste de ceux qui avaient pu observer la scène et s'arma comme moi d'un stylo. Alain me nomma en premier. Il disait vrai, j'étais présent et Bernard caressait bien les fesses de Marianne. Il n'y a pas grand-chose au monde de plus beau qu'un petit derrière comme le sien dans un corsaire rose. En plus d'Alain et de moi, notre petit groupe de spectateurs comportait Nestor, Victor le Belge, Damien, Gilbert, Ciu, pas Théo, pas Ulysse, mais un jeune compagnon de la loge *La Lumière*, dont Alain ne savait pas le nom, bien d'autres encore et, en particulier, Alberto, ce vieux frère mort depuis d'un cancer du poumon, Yves et Renée, des amis d'Avignon, qui pourront témoigner, et même ta fille, Anne-Marie, se rappela soudain Alain.

- Je me souviens maintenant qu'elle m'a raconté la scène, déclara Anne-Marie. Je n'avais pas attaché d'importance à ce qu'elle m'a rapporté de la gêne de Bernard. Comme chacun sait, les rouquins rougissent vite. Tout le monde s'est moqué de lui, m'a dit ma fille : il ne savait pas caresser. Vous comprendrez que je n'ai pas insisté sur ce

que sont bonnes et mauvaises caresses aux yeux d'une fille de quinze ans.

D'une telle liste, comment tirer le nom du dénonciateur anonyme ? Cette lettre rendait seulement l'affaire du Luberon encore plus fétide. C'est Henri qui a dit ça et sa remarque avait un poids tel que plus personne n'osa parler. Anne-Marie aussi me paraissait profondément choquée.

- Je ne sais plus qui il y avait d'autre, conclut Alain. Je n'y ai plus pensé depuis. Ciu a plaisanté Bernard en lui demandant si c'était aussi bon qu'on le dit de caresser de si belles fesses. Damien nous a sorti l'une de ses plaisanteries de duc et de marquise. Le pauvre Bernard devenait de plus en plus rouge.
- Parmi vous tous, est-ce que l'un de vous se souvient de Marie-France Nédelec ? demanda Thérèse.
- Parfaitement, répondit Alain. Je l'avais oubliée, celle-là. Pourquoi me le demandes-tu ?

La lettre anonyme, nous dit Thérèse, citait l'épouse du milliardaire Gaston Nédelec comme témoin que la police devrait interroger sur les orgies de la villa du Luberon. Ce nom avait évidemment attiré l'attention du juge. Ne connaissant encore presque rien à l'affaire, il se raccrochait à ce qu'il découvrait en premier. Milliardaires et orgies vont ensemble.

Henri se leva, prêt à nous laisser, car son travail atomique l'attendait à Cadarache, et il nous dit gravement :

- La présomption d'innocence, pour bafouée qu'elle soit de nos jours, n'est pas seulement une règle de droit, elle relève de la loi morale. Je vous prie tous de traiter désormais Bernard en innocent et de tout faire pour le sortir de là.

Henri est un bon vénérable. Il sait nous remettre à l'équerre. Aucun de nous, autour de Thérèse, n'avait jamais participé à des orgies, nous le savions, et si Bernard a caressé les fesses de Marianne d'une main guidée, nous l'aurions tous fait à sa place sans besoin d'aide. Il est des caresses qu'il faut savoir attraper au vol. Cela fait de bons souvenirs et l'occasion ne se présentera peut-être plus. N'attachons donc pas valeur de preuve à cette main de Bernard sur le pantalon corsaire rose. Je sais déjà ce que dirait Ciu au juge : « Il ne faut pas confondre effleurer, frôler,

toucher et empoigner, monsieur le juge. Bernard a-t-il empoigné ? Non. Qu'on lui fiche la paix. »

- Je vous laisse, dit Henri. Titou me remplacera dans l'immédiat et pour plus tard, qu'il s'y prépare.

Que me disait-il là ? Les autres semblaient le comprendre. Moi, pas. Jamais je ne m'étais senti aussi incertain.

- Revenons à Marie-France Nédelec, reprit Thérèse. Que dira-t-elle au juge s'il l'interroge ?
- Sûrement la même chose que moi, répondit Alain tristement. Après la séance des caresses, Marianne saisit le bras de Bernard, le bras de sa main baladeuse, et elle s'en fit une ceinture. Il semblait renâcler à s'afficher ainsi en amant comblé, mais très vite, comme s'ils venaient de conclure un accord tous les deux, ils formèrent ostensiblement un couple parmi tous ceux qui allaient et venaient sur le Mail. Moi, j'ai pensé que Bernard avait remplacé Ulysse dans le cœur et le lit de Marianne, mais je n'en ai parlé à personne. Elle m'avait consulté sur son état un peu dépressif. Je suis médecin généraliste dans une petite ville. Je dois me taire en toute circonstance.

Thérèse nous observait tandis que Henri insistait pour qu'on le laisse partir. Je découvrais Thérèse et j'étais stupéfait de la voir assise là, derrière son bureau, pleine d'autorité et même de hauteur. Nos frères et nos sœurs doivent penser pareil de moi à la coopérative. Ils viennent pour bavarder. Je suis bien obligé de les mettre dehors.

- Encore un instant, Henri, si tu veux bien, dit Thérèse. Concentrons-nous sur cette Marie-France Nédelec. La dénonciation anonyme est écrite en lettres bâtons sans aucune faute d'orthographe. Son auteur y prétend que madame Nédelec, présente sur le Mail au moment des caresses, se trouvait au milieu d'une petite troupe de francs-maçons et qu'elle apporterait la preuve que Marianne Laroque vivait dans un milieu libidineux.

Je n'ai pas honte de le dire : le mot libidineux m'était inconnu. Mon dictionnaire m'en a donné le sens après. Sur l'instant, il a seulement aggravé mon malaise. L'auteur de la lettre était à l'évidence un intello et je ressentais avec force que plus on

approfondit une question, plus on veut en maîtriser tous les aspects, plus on s'enfoncé dans les ténèbres. Moi, j'aime le côté lumineux des hommes. Leur côté noir, je sais qu'il existe, mais je veux l'écarter de ma vue, de celle d'Yvette et des frères de ma loge. Victor me dit que le noir et le blanc sont complémentaires. Un surréaliste, m'affirme-t-il, ne les perçoit pas en contradiction. Un surréaliste, peut-être, mais pas moi.

J'ai du mal à comprendre pourquoi Théo aime tant *Les Fleurs du mal* quand tout ce qu'il enseigne au lycée comme en loge pourrait être appelé *Les Fleurs du bien*. Je fais confiance à Théo, mais quand même, ce Baudelaire a été condamné en justice pour avoir glorifié le Mal. Ce point me semble en rapport direct avec l'affaire du Luberon.

Au dernier Grand Aïoli où Antoinette a officié, l'été d'avant son passage à l'Orient éternel, Théo avait invité le couple Nédelec. Pourquoi des gens pareils à notre table ? La réponse est que Théo a une grande curiosité des êtres très différents de lui. J'en suis d'ailleurs le vivant exemple. Pourquoi lui, le grand prof, s'est-il intéressé à un Titou ?

Gaston Nédelec croule sous l'argent. Lui et moi, sommes comme Pôle Nord et Pôle Sud. Les journaux le disent milliardaire. Celui qui est milliardaire aujourd'hui en France s'est nécessairement comporté en bandit. Pas d'exception. Pour s'enrichir à ce point, quand on est architecte et promoteur immobilier dans une région comme la nôtre, et je parle d'une région qui va d'Avignon à Marseille et à Nice, vous devez obligatoirement violer la loi, matin, midi et soir. Un milliardaire ne peut pas ne pas être un voyou. Tout le monde le sait, même les moins instruits et les moins rencardés sur les combines des gens friqués.

À la limite, je dirais qu'il me paraît immoral d'inviter un Gaston Nédelec à un Grand Aïoli et je me suis demandé dans le cabinet de Thérèse si Théo n'avait pas fabriqué de ses mains son propre malheur.

Nous étions déjà très nombreux à Mégara, il y a deux ans, quand les deux Nédelec sont arrivés avec des fleurs. Or, des fleurs, il y en avait plein le jardin d'Antoinette et de bien plus belles. Faut avoir la cervelle légère pour apporter des fleurs à Antoinette. Sur sa tombe, oui, je lui en apporte souvent. Dans le jardin de Mégara, non. Ce serait comme arriver avec sa gamelle dans un restaurant trois étoiles.

« Je me sens ridicule » a dit Marie-France Nédelec, quand elle a eu passé le portail de Mégara. « Mais non, mais non », a répondu Théo décidé à accueillir ses hôtes « comme un seigneur à l'entrée de ses terres » m'a glissé Victor à l'oreille.

- Et votre épouse ? a demandé aussitôt Marie-France Nédelec, surprise de ne pas être également accueillie par Antoinette.

Cette Marie-France est une grande femme, une grande gigue dit Damien, et elle porterait selon lui les plus beaux dessous que Nestor ait jamais vendus. Quand on a tout le fric qu'on veut, dit Damien en exagérant son accent belge, que ne ferait-on pour sa chatte ?

Venir à un Grand Aïoli chez Théo, sans savoir que Madame Sérignan est une des trois prêtresses du rituel qui va se dérouler, c'est, dit toujours Damien, comme aller à la messe en croyant qu'on y dansera le tango.

- Mon épouse est en cuisine, répondit Théo. Elle officie.

Marie-France Nédelec comprit vite. Malgré son grand chapeau et sa belle robe, elle n'est pas idiote et elle pigea illico qu'à Mégara la bonne conduite se mesure autrement qu'ailleurs.

Gaston, le milliardaire, pigea aussi à toute allure. Lui non plus n'est pas idiot. Il avait intrigué pour se faire inviter à un Grand Aïoli comme il l'aurait fait pour une pêche au gros à l'île Maurice ou à un défilé de grand couturier. Il allait en avoir, non pour son argent, car il n'a évidemment rien payé, mais s'il avait voulu plonger en milieu maçonnique, il a plongé profond.

Il y a maldonne, s'est-il dit quand il nous a vu autour de la grande table. Ces gens-là, m'expliqua Victor, réagissent à toute barde. En moins de deux, ils changent d'idée ou de costume, ils achètent une usine ou la vendent, ils embauchent ou ils licencient. Sa femme était venue en robe très habillée avec un grand chapeau de paille à très large bord. Il était, lui, en costume cravate. Il ouvrit son col instantanément et fourra sa cravate dans sa poche. Moi, Titou, j'étais au spectacle. « Que suis-je sotté, dit Marie-France Nédelec. On m'avait tant parlé de la beauté de Mégara que je me suis habillée comme pour une course de chevaux. »

- À Mégara, lui répondit Théo, je ne fais pas courir les chevaux, mais les idées.

Elle a ri à en être entendue de la Ville-basse. Le ton était donné, mais il y eut pourtant un long moment de confusion. Nédelec

tomba la veste, après la cravate. Sa femme, qui était la seule à n'être pas venue tête nue, ne savait que faire de son grand chapeau. Théo n'est pas quelqu'un à laisser manger ses hôtes au soleil. La table, qui s'allongeait sur des tréteaux, était prévue pour près de cent personnes. Elle allait de dessous le grand chêne jusqu'à l'ombre du grand platane, prolongée d'une toile tendue sur toute la fin du bout de table. Dès lors, une rumeur ironique s'amplifia autour des Nédelec, mais Théo tenait à les traiter bien. Antoinette toujours absente, il nous pria de prendre place, chacun à sa guise, à l'exception de quelques places réservées aux vénérables. Théo en réservait aussi parfois, mais pas toujours, aux dignitaires maçonniques régionaux ou nationaux, comme Gilbert de la Grande Loge à Paris qui aurait quitté la table plutôt que ne pas se voir distingué par Théo.

Les chaises et les bancs pour cent personnes venaient de toutes origines avec parmi eux quelques fauteuils confortables et d'autres incommodes. Théo présenta une chaise plus ou moins bien rempaillée à Marie-France Nédelec, mais elle hésita : sa robe de chez Dior allait en souffrir. Théo demanda une serviette éponge. On la lui apporta, une vraie serviette de bain, épaisse à souhait, d'un orange très vif. Il la glissa délicatement sous les fesses de Marie-France qui, déjà grande, s'en trouva du coup rehaussée.

Les convives prenaient place à la bonne franquette maçonnique, c'est-à-dire selon affinité. Gaston Nédelec crut un instant qu'on allait lui attribuer l'une des places réservées. Ce n'était pas prévu et Marianne le tira d'affaire en le conduisant en bout de table, loin de sa femme et de Théo. Elle le fit asseoir auprès d'elle. Comme il ne devait pas regarder souvent la télévision, il mit un peu de temps à comprendre qui Marianne était, non la fille de Théo, bien sûr, aucun d'entre nous ne le savait, mais une actrice de cinéma. Un jeune compagnon de la loge, *Le Chemin*, Gérard Grégoire, s'insinua de l'autre côté de Marianne.

Je rédige tout ce passage de ma relation des événements avec l'aide indispensable de plusieurs frères. Je m'étais placé, moi, assez près de Théo, à côté de la chaise réservée à Yvette, l'une des trois prêtresses. Avec l'aide de ces frères, qui étaient répartis un peu partout le long des tréteaux, je peux garantir l'exactitude au mot près de ce que je vais rapporter. Je tiens beaucoup à ce que l'on ne prenne pas ce que j'écris ici pour une simple histoire

plaisante et provençale. Tout a été lourd de symboles dans ce Grand Aïoli, le dernier avant la mort d'Antoinette, le premier après la rupture entre Marianne et Jean-Michel.

Les symboles sont à des moments pareils comme des globules dans le sang. Nul ne les voit couler sous la peau, mais ils sont là et bien là. Le microscope de l'initiation vous montre ces globules et, dès lors, vous regardez les hommes autrement.

Ce passage sur les globules et l'initiation n'est pas de moi. Il a été glissé ici par l'un de ceux qui m'aident à rédiger ma chronique. Je le conserve parce qu'il me plaît. Merci, mon frère d'être un meilleur symboliste que moi, mais j'en reviens à notre fête solsticiale.

De longues planches, les mêmes chaque année, pas toutes de la même épaisseur, couvraient les tréteaux. Des nappes de toutes les couleurs les recouvraient. La vaisselle, les couverts et les verres, disparates, étaient arrivés avec les convives. Le Grand Aïoli est une fête profonde, m'a conseillé d'écrire Victor. C'est du langage surréaliste et cela signifie, selon Victor, que Théo a le pouvoir de convoquer ceux qu'on appelait autrefois les dieux à ses Grands Aïolis traditionnels et solsticiaux, comme les dramaturges grecs les conviaient sur leurs théâtres à ciel ouvert. D'où, ce sentiment du sacré que nous avons au solstice, mais Théo le précise toujours : Du sacré, pas du divin. Nous relevons, nous, de cette aptitude à sacraliser qu'ont les hommes pour les hommes. Le temps des croyances en un sacré divin a déjà commencé de finir. Tout le démontre.

Madame Nédelec roula son derrière sur la serviette éponge pour trouver son assise. Elle se faisait peu à peu à l'idée qu'elle allait devoir vivre une journée pas comme les autres et c'est alors qu'elle découvrit que, sous les nappes qui se chevauchaient, planches et tréteaux formaient la table. S'était-elle imaginé que nous avions fait venir un si long meuble de chez un antiquaire ?

- Mais ce sont des tréteaux ! s'écria-t-elle enthousiaste.

Que la maîtresse de maison ne fût toujours pas là l'étonnait pourtant. Valets et soubrettes s'animaient sous nos yeux. C'étaient les apprentis de nos trois loges. Ils servaient à table et en cuisine selon la plus ancienne tradition maçonnique.

- Vos apprentis ? Quelle sagesse, Monsieur Sérignan ! Mes enfants à moi refusent de m'aider, même pour aller chercher un verre sur une desserte.

Hubert Darcourt, assistant à la faculté de droit d'Aix et compagnon dans une loge du D.H., avait réussi à se placer en face de Théo et de Marie-France Nédelec. C'est de lui que je tiens par morceaux entiers le dialogue de table entre Théo et son invitée, dialogue très débridé avec une moquerie sous-jacente qu'Hubert a été en mesure de me rapporter et que j'ai décryptée avec l'aide de Victor. Mais ne l'oublions pas, ce jour si fondamental aux yeux de Thérèse, est déjà lointain maintenant. Il date d'un an avant la journée à Mégara de midi à minuit en l'honneur de Théo, celle que Fantoche m'a suggéré d'étudier quart d'heure par quart d'heure.

Lors du dernier Grand Aïoli, celui où furent invités les Nédelec, pas un d'entre nous n'avait entendu parler d'orgie, même si c'est au cours de ce Grand Aïoli-là que Marianne a lancé en l'air son invitation à venir faire la fête dans la villa du Luberon. A l'exception de la présence insolite des Nédelec, rien ne distingua ce Grand Aïoli d'aucun autre. Pendant des années et des années, ils se sont tous déroulés de la même façon, dans la bonne humeur, la fraternité et la joie. Il fut, hélas, le dernier d'Antoinette, ce qui pourrait le rendre le dernier de tous. Ulysse, néanmoins, y manquait.

Nous participions donc à un Grand Aïoli rituel comme les autres, de routine, pourrais-je écrire si le mot n'était pas méprisant, mais je dois ajouter que chaque Grand Aïoli a sa tonalité que n'aura pas le suivant. Pour le reste, ils se sont tous ressemblés avec la même animation des apprentis autour de la longue table, la même chaleur fraternelle, la même impatience de voir arriver les trois prêtresses et les mêmes applaudissements au brillant discours de Théo.

Victor me conseille ici un ajout : Si nous avions pu deviner que ce Grand Aïoli serait le dernier avec Antoinette, sans perdre pour autant notre joie de vivre, nous aurions réalisé l'idéal commun aux maçons et aux surréalistes qui est de ne pas percevoir contradictoirement la vie et la mort.

Voilà du Victor tout craché. Pour lui, la vie et la mort sont des sœurs siamoises. Pour Titou, ce sont des ennemies qui se haïssent, mais en loge chacun doit respecter la liberté de conscience des autres, même quand des idées comme celles de Victor nous paraissent bien folles.

Placé au centre de la longue table, Théo avait donc Marie-France à sa droite et Anne-Marie, nouvelle véné de *La Lumière*, à sa gauche. De ma place, je voyais Nédelec au loin, presque au bout des tréteaux. Il avait commencé son baratin avec Marianne. Bernard, assez près d'eux, les observait : elle, en robe bleue très décolletée, épaules nues, cheveux dans le dos, sans maquillage. C'est Victor qui m'a recommandé d'écrire sans maquillage. Il paraît que Marianne ne se maquillait jamais hors des tournages. Je ne l'avais pas remarqué. « Tu sais bien que les femmes sans maquillage nous excitent bien plus » m'a dit Victor. Je ne vois pas pourquoi, mais Victor m'assure que le véritable érotisme, celui qui provoque les grandes explosions du désir, les femmes l'obtiennent à visage nu. « C'est toute la différence entre la lutte à mains nues et la boxe avec gants », prétend Victor. Je n'ai pas assez d'expérience de la galanterie pour décider s'il a raison ou non.

Nédelec, en tout cas, semblait très excité par Marianne. Tout heureux d'avoir dégoté la plus belle fille d'une table si étirée, il la collait au plus près et elle le laissait s'approcher d'elle comme si elle ne sentait pas son poids contre elle. Lui, je ne prends pas plaisir à le décrire, mais je le dois, puisque Thérèse m'a demandé de ne rien omettre, quitte à me faire aider. Le moindre détail peut servir à la défense des innocents.

Voici donc Nédelec, le milliardaire, tel que je le revois. Il a la taille épaisse. Il n'est ni grand ni petit. Il a des cheveux gris assez pauvres, si le mot pauvre ne se déshonore pas sur lui, et des sourcils noirs très épais qui lui sortent du front. Son visage est très ordinaire, avec un nez plus gros que la normale. Il y a des gens dont on dit qu'ils font bonne figure, et d'autres qu'ils ont une trogne de bandit. Nédelec, lui, fait mauvaise figure, avec des traits aussi épais que sa taille, que son nez, que ses mains et que son portefeuille.

Premier milliardaire que j'approchais, j'osais d'abord à peine le regarder. On dit qu'il a des yeux terribles. Pas terribles pour moi en tout cas. Terribles pour ceux qui ont peur de lui. Tremblerai-je un jour en sa présence ? Je ne me doutais pas, cette première fois où je l'ai vu de près, qu'il allait devenir mon grand patron si peu de temps après.

Marianne habitait Mégara, cet été-là. Antoinette et Théo l'avaient réinvitée, bien qu'elle se fût séparée de Jean-Michel Michel, et

elle avait gardé la même chambre d'amis qu'ils avaient occupée tous deux l'année d'avant et qui était depuis très longtemps pratiquement réservée à l'élève préféré de Théo.

Sa séparation l'avait-elle rendue libre ? Chacun pouvait le croire ou l'espérer. Bernard ? Ce fut la semaine qui suivit le dernier Grand Aïoli qu'elle guida sa main sur ses fesses. Bernard, de sa place au bout des tréteaux, en face et non loin d'elle, avait pu l'observer pendant son marivaudage (mot de Victor) à jeu égal entre Nédelec et Gérard. Victor, toujours lui, qui m'aide pour cette rédaction difficile, m'a conseillé d'écrire que le jeune compagnon est du genre joli garçon. Soit. Je l'écris. Qu'il ne m'en veuille pas. Je ne sais pas ce que veut vraiment dire joli garçon. Si cela signifie que notre compagnon est idiot, je conteste. Il n'a rien d'un idiot, mais il a des traits fins et réguliers avec des yeux brillants.

Rien à voir par conséquent avec le corpulent Nédelec, qui multipliait les occasions de frôler, de toucher, de saisir le bras nu de Marianne. Elle ne protestait pas, mais, comme pour se défendre du milliardaire, elle faisait des petits bisous à Gérard qui, plus jeune qu'elle, les recevait en riant, mais finit vite par se prendre au jeu. Sans manquer au respect que je dois à une morte, j'atteste que Marianne aguichait, aguichait et aguichait à mort ses deux voisins de table, sans se cacher, sans s'émouvoir et, prétend Victor, sans y prendre plaisir, car les surréalistes ont, prétend encore Victor, un secret bien gardé pour mesurer le degré du plaisir en amour, comme les francs-maçons des hauts grades ont leur truc, dit-on, pour estimer le degré de spiritualité en chacun de nous. Boniment, dit Théo.

Marianne a donc tenu balance égale pendant tout le repas entre son joli garçon et son milliardaire. Tous les deux en ont été apparemment ravis, Nédelec plus encore que Gérard, et leur jeu en triangle avait déjà bien commencé avant l'entrée rituelle de la maîtresse de maison, lors de ce long quart d'heure d'attente pendant lequel les apprentis de nos trois loges disposaient les plats sur la longue table.

Au Grand Aïoli, tout est servi d'emblée, juste avant l'entrée solennelle des prêtresses : morue, le plat central, soupière d'œufs durs, assiettes d'escargots, carafes de vin, celui de ma coopérative, paniers de pain, plats de betteraves sanguinolentes, bassines de pommes de terre, et dans de vieux pots de chambre

décorés à l'ancienne, haricots verts, carottes et navets. Ces vases de nuit avaient eu leur usage d'origine à Mégara du temps des parents Sérignan. Antoinette, qui les collectionnait, en avait chiné d'autres chez les antiquaires d'Aix ou d'Avignon si bien que nos apprentis en alignaient dix ou douze au long de la table. Rien de plus commode que les pots de chambre, disait Antoinette. Ils ont une anse et peuvent passer de main en main avec facilité.

Marie-France Nédelec, elle, les vit arriver sans marquer plus de surprise que pour les autres plats. Elle regardait cet étalage avec un air de naufragée. Elle redemanda après Antoinette. Théo ne broncha pas. Bien assise et surélevée sur sa serviette-éponge, la grande gigue Marie-France avait conservé son chapeau et donnait l'impression de nous présider.

- Etes-vous heureuse en votre séant ? lui demanda Théo.

Croyant qu'il s'agissait d'une formule ésotérique, elle répondit un oui timide et Théo en conclut :

- Votre bienséance me sied.

Marie-France avait de quoi perdre pied. D'autant que le jeu de Théo s'affichait pour nous tous : narguer le milliardaire. Théo avait dû toute sa vie vendre vignes et maisons pour compenser les faiblesses de son traitement de professeur, qu'il appelait un traitement de défaveur. Il s'était donné mission de planer très haut par-dessus le couple Nédelec.

- On dirait un mariage à la campagne, s'écria tout à coup Marie-France, jouant à l'enjouée, mais ne parvenant pas à cacher sa crainte d'autres surprises anti-mondaines.

Elle mit un certain temps à comprendre que Théo lui avait donné la place d'honneur à sa droite, alors que son mari paraissait relégué en bout de table. Marianne riait très fort. Nédelec riait encore plus fort, comme s'il voulait déplacer le centre de la table vers lui. « Écris l'épicentre, me conseille Victor, pas le centre. Les milliards donnent de l'aplomb. La jeunesse aussi. » Le joli garçon se prêtait de mieux en mieux aux bisous, aux caresses et aux chiquenaudes, ces élixirs d'attouchements, ajoute Victor à mon texte. Vous pensez bien que ce n'est pas Titou qui peut écrire ça.

- Cette jeune femme auprès de mon mari est bien celle qui joue la juge d'instruction dans le feuilleton de la télévision ? demanda Marie-France à Théo. :

- Ne jugez surtout pas cette juge, chère madame. Ne la jugez pas. L'extrême beauté excuse tout.

Marie-France Nédelec dut certainement se demander si cet exil de son mari en bout de table auprès de cette actrice connue était fortuit. Non, il ne l'était pas. Marianne l'avait manigancé.

Où se trouvaient nos familiers, Ciu, Frédéric, Robert, Martial, Hervé, l'autre Victor, celui de Carpentras, Yves et Renée d'Avignon ? Je ne revois pas bien où ils avaient pris place. Un peu au hasard, selon la coutume maçonnique. Moi, je m'étais glissé assez près de Théo, un peu en face de lui, mais en biais. Nous aurions droit à un discours et, mon carnet en poche, il me faudrait le prendre en note, car Théo ne lisait jamais ses interventions. Il adore improviser, surprendre et ne jamais dire ce qu'on attend de lui.

Gilbert, très à cheval sur ses prérogatives d'éternel dignitaire, était plus proche que moi de Théo. Il prononcerait lui aussi un discours au nom des francs-maçons du monde entier dont il se voulait chaque année le porte-parole. Au café, Gilbert ferait lentement le tour de la table, saluerait à droite et à gauche comme un politicien en campagne qui soigne sa notoriété. Il y avait gros à parier qu'il se rapprocherait de Gaston Nédelec pour lui glisser qu'il était, lui Gilbert, le maçon le plus important de cette abondante assemblée.

Trois chaises encore vides avaient été jalousement réservées : pour les prêtresses. Soudain, Théo donna le signal. Nous nous sommes tous levés, certains, mais pas tous, en s'appuyant sur la table des trois doigts de la main droite, pouce, index et majeur. Les verres se mirent à tinter comme dans un orchestre qui s'accorde et le silence se fit. Marie-France Nédelec se leva elle aussi, très intriguée par tant de solennité et les vivats partirent sans qu'on sache qui les avait commandés : *Vivat ! Vivat ! Semper vivat !*

Nous apparurent alors, portant fièrement leurs mortiers à bout de bras, Marinette, Yvette et, en dernière, Antoinette, telle une Grande Maîtresse pénétrant dans un temple maillets battants.

Immédiatement, l'odeur sublime de l'aïl nous submergea. Certains d'entre nous, ici ou là autour de la grande table crièrent « Liberté ! Égalité ! Fraternité ! Vive la République ! » Théo, approbateur, déclara à très haute voix que tout allait selon la tradition avec les trois pilons en bois d'olivier bien plantés au

milieu de la masse jaune de l'aïoli dans chacun des trois mortiers de marbre. Théo félicita les trois prêtresses en ajoutant que les trois pilons se dressaient bien selon le rite en symboles phalliques à la Gloire du Grand Architecte de l'Univers.

- Qu'avez-vous dit, Théo ? Phalliques ? demanda Marie-France, très excitée.

Du coup, et comme libérée, elle ôta son chapeau qu'elle accrocha au dossier de sa chaise. Les trois prêtresses déposèrent leurs mortiers et se rendirent aux places qui leur étaient réservées, Antoinette en face de Marie-France et de Théo. Elle portait sa belle robe provençale jaune, qu'elle ne devait plus jamais remettre et dans laquelle nous l'avons enterrée. Marie-France, elle, s'était parée d'une robe Dior blanche et noire avec une grande diagonale qui barrait sa poitrine plate. Sa peau, brunie par le soleil pris en mer sur son yacht, ressortait sur le blanc de son encolure. Ses cheveux, libérés avaient le blond-paille du chapeau qu'elle venait de quitter.

C'était parti pour le dernier des Grands Aïolis que nous avons vécus avec Antoinette, celui qui, selon Thérèse, a déclenché l'affaire du Luberon.

Théo, à travers la table, présenta sa voisine à Antoinette heureuse. Elle rayonnait, n'aimant rien tant que cette grande cérémonie annuelle qui mettait son Théo en valeur. Ce fut la dernière fois où je la vis riant de bonheur. Théo, rayonnant, lui aussi, commença aussitôt de jouer la comédie littéraire qui allait marquer tout ce Grand Aïoli.

Je ne sais combien de francs-maçons savent qui a été Madame Sabatier. Moi, mais je ne suis pas un critère culturel, je n'en avais jamais entendu parler. J'ai appris depuis que cette femme réputée qu'on appelait La Présidente tenait un salon littéraire dans la Nouvelle Athènes, ce quartier de Paris, tout près de Pigalle où Baudelaire était très assidu. Théo, grave, comme il aime se montrer, désigna Marie-France Nédelec à Antoinette et lui demanda au travers de la table si elle ne trouvait pas que leur belle invitée ressemblait à la Présidente.

- Oh ! je ne préside pas ! s'écria Marie-France.

- Et pourtant si, lui répondit Théo. Vous ne savez pas à quel point.

Grande et plate, Madame Nédelec a-t-elle vraiment des seins ? demande Victor et il ajoute : « On se passe de gros seins si belles

fesses, il y a » et Marie-France Nédelec se trémoussait sur les siennes, protégées qu'elles étaient de la chaise paillée par la serviette éponge qui la rehaussait. Un des mortiers de marbre avait été déposé devant elle, le pilon en bois d'olivier tenant bien droit et prouvant la consistance de l'aïoli. Nous attendions tous le signal de Théo pour nous servir. Il voulut que ce fût sa voisine qui déclenchât la ruée vers l'or des mortiers.

- À vous, Marie-France, dit-il. Saisissez-vous du phallus à peine main. Allez, n'ayez pas peur.

Elle hésitait à l'empoigner, car il était un peu gluant, et par dessus la table, Antoinette lui tendit une cuiller.

- Mais cela sent terriblement l'aïl ! s'écria la Présidente.
- Ainsi la marée sent la mer et les petits bébés, le lait, chère madame, lui répondit Théo.
- Appelez-moi Marie-France.
- Merci. Grand merci, je n'oublierai jamais cette faveur. *Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses.*

Ce fut l'une des trente ou cinquante citations de Baudelaire dont Théo nous régala pendant cet Aïoli. Je ne les rapporterai pas toutes. Sur le moment, je les ai notées sans toujours les comprendre. Elles venaient à nous comme des chansons. Elles enivrèrent la Présidente. Moi, je me rappelais en avoir déjà entendu bon nombre. Théo, homme de bien, a, je l'ai déjà dit, un goût forcené et incompréhensible pour Baudelaire et ses *Fleurs du mal*. Comme les citations coulent dans ce qu'il dit sans s'y faire remarquer, Marie-France Nédelec pensa certainement qu'il inventait pour elle ces belles phrases provocantes. Je faisais la même erreur quand j'ai connu Théo. Souffrant d'une brûlure accidentelle à la main, il murmurait *Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille*, comme il vous aurait dit : Les brûlures font un mal de chien. Je sais maintenant ce qui n'est pas de lui dans ses discours ou dans ses planches. Théo module alors ses mots, comme s'il suçait un bonbon. C'est sa façon de nous prévenir qu'il cite un grand auteur.

- Après tout, cet aïoli est de la mayonnaise à l'aïl, dit tout à coup Madame Nedelec.

Elle venait de parler très fort et plus de vingt convives entendirent ce blasphème. La foule cria moins fort quand le bourreau saisit par les cheveux la tête de Louis XVI pour la montrer au peuple.

- Hou ! Hou ! hurla le peuple maçonnique, provençal et républicain.
- Mais c'est très bon quand même, rectifia la gaffeuse.
- *Je vois s'épanouir vos passions novices*, lui répondit Théo.

Une très étrange intimité s'installa aussitôt entre Marie-France Nédelec et Théo. Elle souriait, béate. Il remplissait son verre et la bombardait de galanteries : *Qu'il m'est doux, penché sur tes seins, d'écouter la plainte éternelle ! Ou encore : J'aime, ô pâle beauté, tes sourcils surbaissés.*

Gaston Nédelec, en bout de table, a-t-il pris conscience du jeu de Théo ? Si oui, s'en est-il réjoui, dès lors que sa femme assise en place d'honneur ne le voyait pas transpirer pour Marianne ? Certaines fêtes imposent l'éloignement des époux. Marie-France et Gaston ne pouvaient pas se trouver plus loin l'un de l'autre. Théo jouait son jeu sous les yeux d'Antoinette heureuse et c'était un jeu, mais Nédelec, bientôt, cessa de jouer la galanterie. Il n'en pouvait plus. Il s'étouffait à désirer si fort.

Il ne dominait pas son allumeuse et ses anxieux murmures n'avaient sûrement pas le pouvoir des mots de Baudelaire modulés par Théo.

« J'ai un yacht où vous êtes mon invitée », dit-il à Marianne et me rapporta Gérard, tandis qu'au milieu de la longue table Marie-France demandait à Théo d'une voix rendue rauque pas les émotions et mon vin :

- Que me voulez-vous donc, ami ?

Et Théo répondait :

- *T'insuffler mon venin, ma sœur.*
- Votre venin, Théo, mais que voulez-vous dire ? Est-ce encore là un de vos symboles maçonniques ?

Toutes les têtes tournent à un Grand Aïoli. Je me souviens de mon bonheur. Pas besoin d'être milliardaire pour vivre comblé. Ma fortune à moi se limite à ma femme, à mes enfants, au ciel bleu de Provence et à ma loge. Qu'il me tombe un milliard qu'en ferais-je ?

Théo, lui, rachèterait peut-être les vignes et les maisons qu'il a vendues pour vivre mieux. Voilà que, penché sur sa voisine, il lui demande s'il est vrai qu'elle a un mari milliardaire. « Mais oui, mais oui, il l'est, lui répond-elle à voix retentissante, il ne s'arrête jamais de gagner de l'argent, il en devient une machine à

s'enrichir ». Elle n'avait pas encore eu le temps de trop boire, mais sa tête chavirait dans l'odeur de l'ail et sous les vers de Baudelaire.

« C'est la plus forte odeur que j'aie jamais sentie, confia-t-elle à une bonne moitié de la table, tant elle s'était mise à parler fort. Théo, galant, lui répondit : *Comme vous êtes loin, paradis parfumé !*

- Vos élèves vous adorent, Théo, et tous ces francs-maçons qui sont ici vous aiment aussi beaucoup, car tous ces gens sont bien des francs-maçons, n'est-ce pas ? Même les femmes ? Il n'y a que Gaston et moi qui ne le sommes pas.

- *Ô ma postérité déplorable et chérie !* modula Théo.

Les plats tournaient :

- Encore des haricots ? Des escargots ? Encore un œuf ? Des pommes de terre ? Reprenez, Présidente, *ô femme dangereuse*, encore un peu de morue et de cet aioli.

Ô femme dangereuse ! Quand Thérèse nous demande comment témoignerait Marie-France Nédelec en cour d'assises - pour ou contre Bernard - je réentends Théo : *Ô femme dangereuse !*

Plus tard, quand après le repas, nous nous sommes égayés dans le jardin ou dans la maison pour prendre le café, je me suis retrouvé avec Théo et Gaston Nédelec. Il avait voulu voir des francs-maçons de près, comme on demande à une agence de tourisme d'organiser une virée chez les bédouins du désert, et il n'avait rencontré qu'une actrice de cinéma, pas même franc-maçonne. Il ne parla que d'elle à Théo, dont je revois maintenant le petit sourire flatté, incompréhensible pour moi ce jour-là.

Nédelec aurait bien voulu reprendre son ascendant naturel sur le petit professeur de lycée. Il n'y parvenait pas. Il s'était attendu à des discours fumeux et à la verroterie ésotérique dont débordent les livres sur la franc-maçonnerie. Au lieu de ça, il ne décongestionnait pas du désir qu'il avait de Marianne. Ce fait, Thérèse pourra en tenir compte pour son dossier, mais nous sommes là très loin des orgies et d'un meurtre.

Je me souviens aussi d'une bribe de conversation que j'ai entendue bien plus tard dans l'après-midi :

- Si vous avez des amis peintres, disait Nédelec à Théo, je suis prêt à les soutenir.

- J'ai des amis de toute sorte, Monsieur Nédelec. *Ils n'égalent pas leur destin* mais vous, comme je vous vois, vous surpassez le vôtre.

Nous avons déposé un tronc sur l'appui d'une fenêtre où il était écrit : *Tronc de la Veuve*.

- Je tiens à donner, déclara Nédelec au moment de partir et il ouvrait déjà son portefeuille.

Notre frère hospitalier en était tout content.

- Qu'est-ce que vous appelez *Tronc de la Veuve* ? demanda Marie-France. Théo, ne me laissez pas hors du coup. Je veux savoir ce qu'est un *Tronc de la Veuve*. S'agit-il d'un secret ?
- Sois discrète, Marie-France, lui lança son mari.
- Je vais vous dire ce qu'est un tronc de la veuve, Présidente, *ô ma belle indolente*. Dans l'ancienne tradition maçonnique, celle qui remonte aux brumes écossaises de Kilvining et d'Aberdeen, il était d'usage de se procurer auprès de l'hôpital du coin le tronc en bon état d'une femme veuve récemment décédée. Lorsqu'ils voulaient créer une nouvelle loge, les maçons s'adressaient au chirurgien du lieu qui leur rendait volontiers le service de découper pour eux un cadavre : tête, jambes et bras d'un côté, tronc bien présentable de l'autre. On le vidait de ses entrailles. Il était embaumé avec soin pour qu'il ne dégage pas de mauvaises odeurs et pour que la chair ne se détache pas des os. Puis il était remis aux francs-maçons contre un billet de reçu. Nous en avons conservé de nombreux. Très lisibles.
- Quelle horreur ! Mais, Théo, ce sont des mœurs épouvantables. Comment ces Écossais pouvaient-ils faire des choses pareilles ?
- La tradition est passée chez nous en France et elle s'est maintenue, mais nous devons acheter les cadavres aujourd'hui. D'où cette demande d'argent. Vous savez bien que tout se négocie de nos jours. N'est-ce pas, Monsieur Nédelec ?
- La tradition de ces horreurs ? Elle s'est maintenue ? Vous la pratiquez, vous, Théo ?

- Oui, Présidente. On appelle ce vénérable usage : *L'Écossisme*, qui est l'art d'écosser quelqu'un.
- Marie-France, voyons, tu ne vois pas que Sérignan galège ? C'est une blague.

Une blague, oui, et nous avons peut-être eu tort de galéger si fort. Le malheur nous a frappé. Comment garantir à Thérèse la façon dont témoignerait Marie-France Nédelec en cour d'assise ? Ce Grand Aïoli a peut-être été à l'origine du meurtre, car Marianne s'y est montrée lascive entre deux hommes, le vieux et le jeune, mais Marie-France Nédelec a peu regardé son mari, tant Théo et l'étrangeté de son comportement l'envoûtaient.

Marianne, elle, sans doute amère ou désespérée de n'avoir pas vu arriver Ulysse, s'est livrée à une bien étrange manœuvre. Sur la fin, quand peu à peu les convives se retirèrent, le bruit courut qu'elle avait lancé une invitation générale à nous retrouver toutes et tous prochainement dans la villa du Luberon. Afin d'y reprendre la fête ? Mais quelle fête ? Celle dont elle venait de nous donner un échantillon ou les prémices érotiques d'une autre fête, bien plus débridée ?

Pourtant, je n'ai pas trouvé de témoin direct, une sœur ou un frère qui m'ait dit : « Oui, elle m'a invité personnellement. » L'invitation, s'il y a bien eu invitation générale, elle l'a lancée en l'air, pour s'amuser, pour nous provoquer ou pour se sortir de sa tristesse profonde en feignant une joie folle qu'elle ne ressentait pas.

Jusqu'à ce jour, Ulysse n'avait jamais manqué le solstice d'été à Mégara. Yvette pense que son absence a dû ouvrir un vide vertigineux dans le cœur de Marianne.

Quant à Nédelec, tous les témoignages concordent. Sa voisine de table lui avait donné délibérément un coup de sang. Deux heures collé contre elle dans cette merveilleuse odeur de l'aïl, avec ce vin, mon vin, cette entente fraternelle entre nous et Théo qui fut tellement applaudi quand, dans son beau discours final, il déclara, solennel : « Que la joie soit dans nos cœurs ! » c'eût été déjà dur pour quiconque, mais infiniment plus pour un milliardaire qui avait reçu ou n'avait pas reçu, il faut le vérifier, l'acceptation d'aller sur son yacht. Ajoutons Gérard à la confusion de Nédelec. Il avait assisté en tiers à cette fête galante. Marianne l'avait couvert de petits bisous et chacun de nous avait pu voir qu'il s'en régalaient sans ressentir pour autant le même

coup de sang ravageur que Nédelec, certainement plus habitué aux belles nanas consentantes, dont il doit détester les refus.

Ainsi, en ce moment de mon enquête personnelle, lorsque j'étais dans le bureau d'avocate de Thérèse, ma conclusion provisoire a été : Le seul à avoir un mobile pour tuer Marianne est Gaston Nédelec, mais alors pourquoi la sacoche de Bernard dans le tiroir de la table de nuit ?

à suivre...

Pour encore mieux connaître le vécu maçonnique, lisez, relisez et faites lire LA RÉALITÉ MACONNIQUE de Jean Verdun (éditions Luc Pire) en vente dans toutes bonnes librairies.